

**Valerio Varesi**

# **La Maison du commandant**

Traduit de l'italien par  
Florence Rigollet

**Agullo**

Cette publication a été cofinancée avec le soutien de la Commission européenne. Cette publication n'engage que son auteur et la Commission n'est pas responsable de l'usage qui pourrait être fait des informations qui y sont contenues.



Cofinancé par le  
programme Europe créative  
de l'Union européenne

Ouvrage publié sous le titre original de :

*LA CASA DEL COMANDANTE*

© Valerio Varesi, 2008

© Agullo Éditions, 2021 pour la traduction française

[www.agullo-editions.com](http://www.agullo-editions.com)

Conception graphique : Cyril Favory

Image de couverture : Mikel Martínez de Osaba/Shutterstock

*À Emilio,  
pour qu'il n'oublie jamais  
de rêver à de nouveaux horizons.*

## CHAPITRE 1

En ce début d'après-midi, dans la lumière citrine d'une *bassa* hésitant entre brume et soleil, le commissaire Soneri eut l'honnêteté de reconnaître qu'il n'était qu'un planqué. On l'avait chargé d'aller fouiller les chemins de halage le long du Pô sur ordre d'un substitut du procureur, convaincu que des armes circulaient parmi des groupes de pêcheurs de silure, des anciens militaires slovaques et hongrois. Le commissaire avait obéi sans enthousiasme, mais une fois sur place, l'envie lui était venue de claquer la porte et de tout envoyer au diable. L'indolence du fleuve, ses lits d'inondation gorgés d'humidité ainsi que le ciel translucide offraient de parfaites conditions. Il se prit donc une vacance inattendue, s'arrêtant même au *Cantinone* de Viarolo pour se payer deux caisses de fortana de la dernière vendange. D'un calme étonnamment serein, il répondit par un sourire quand on lui conseilla de ne pas rouler vite pour respecter ce vin nerveux. Le commissaire n'avait pas l'intention de se presser : il avait devant lui l'après-midi de libre.

Il s'était ensuite promené sur la digue, accompagné par les vols paresseux des corneilles et par le lourd débit du fleuve, grossi par une semaine de pluie. Il n'y avait surpris qu'un lièvre et un faisán, aussi deux ragon-dins. Ce fut alors que Manotti lui était revenu à l'esprit.

Le commandant Libero Manotti, un ancien partisan devenu garde-chasse, un homme qui avait fait le choix d'ennemis plus grands que lui : la misère, les Allemands et le courant du Pô, la débâcle du monde. Il aurait aimé le revoir, sans toutefois savoir s'il vivait encore. Son téléphone sonna juste à ce moment-là.

— Commissaire, annonça Juvara, ils ont fait une nouvelle attaque.

— De qui tu parles ? demanda Soneri, ramené brutalement à son quotidien.

— De la bande des distributeurs.

— En plein jour ?

— *Dottore*, ils ont agi dans une agence de la périphérie, à l'heure du déjeuner. Sur une route secondaire, aux heures creuses...

— On est sûrs que c'est les mêmes ?

— Même technique : gaz insufflé à l'intérieur, et boum. Comme un bouchon qui pète.

Le commissaire pensa aux bouteilles dans son coffre.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? s'agaça-t-il en voyant s'évanouir les promesses de l'après-midi.

— *Dottore*, ce n'est pas de ma faute. Ils ont pris la fuite en direction de l'Asolana, le questeur sait que vous êtes dans le coin... s'excusa Juvara.

— Ça fait quinze ans qu'il vit à Parme, il n'a pas compris pas que la *bassa* était grande ? grinça Soneri. C'est bon, si je tombe dessus, je vous tiens au courant, abrégea-t-il.

— *Dottore*, ils ont pris la fuite dans une Punto grise, signala l'inspecteur avant de raccrocher.

Soneri redescendit au bourg tandis qu'on entendait un moteur tourner à vide depuis le port de Sacca, à la manière d'une voiture qui s'enlise. Sur la place, son

Alfa reflétait les faibles rayons du soleil qui transperçaient la brume avant que le ciel ne se referme tout à fait. Il reprit le volant et décida de faire un détour par les villages que traversait l'Asolana. Pendant ce temps-là, il essaierait de se souvenir de l'adresse de Manotti : il y mettrait un point d'honneur. Il vagua près d'une demi-heure en direction de Trecasali, dans un ballet de clairs-obscurs. Ensuite, tout se passa en quelques secondes : l'obscurité soudaine d'un tunnel de brouillard, des warnings de voitures à l'arrêt, les gesticulations de vigiles improvisés, enfin, une auto renversée sur le flanc qui découvrait un ventre gris de tubes et de boue. Soneri s'arrêta pour y voir de plus près : il s'agissait de la Punto. Il était tombé dessus.

Il eut besoin de dix minutes pour expliquer sa position au commandement : le personnel qui répondait au téléphone changeait quotidiennement.

— Tu vois la route pour San Polo ? À un moment, tu arrives au carrefour en direction de Trecasali, Sissa... Tu vois la sucrerie ?

Il était l'un des rares à connaître Parme et ses environs, et d'y songer ne le réjouissait guère, il sentait qu'il prenait de l'âge. On ne connaît un territoire qu'à force d'en avoir fait le tour. Et lui le fréquentait depuis bien trop longtemps.

— Depuis quand la voiture est là ? s'informa Juvara peu après.

— On dirait les questions du questeur, le railla Soneri.

— Si je dois le mettre au courant...

— Peut-être un quart d'heure. Ça sent le poisson pourri à l'intérieur, il y a des accessoires de pêche. Tu as vérifié la plaque ?

— Oui, la voiture a été volée il y a dix jours, à Colorno. Son propriétaire s'appelle Montanari, l'informa l'inspecteur.

— Il habite où ?

— Via Provinciale 131. Commissaire, vous pensez que c'est la voiture de la bande ?

— Peut-être. Ils ont dû la vider. Je ne vois pas de matériel, comme si on venait de la voler.

Une brigade de carabinieri arriva sur ces entrefaites, et l'adjudant-chef Montesano s'étonna de trouver Soneri sur place.

— Merde, *dottore*, comment vous avez fait ?

— Je passais par là... éluda le commissaire.

Puis, avant que l'autre ne réponde, il le salua en remontant dans sa voiture.

Sans trop savoir pourquoi, il se dirigea vers Sissa. Tout s'était métamorphosé : le jour avait baissé, le Pô, disparu dans les brumes, mais surtout, et comme toujours lors d'une nouvelle affaire, une agitation insidieuse avait assailli son humeur telle une petite fièvre tenace. Il appuya sur l'accélérateur en oubliant le fortana, mais le cliquetis des bouteilles le rappela à l'ordre, et il laissa progressivement ralentir le moteur par respect pour son vin. Soudain, un automobiliste qui arrivait en sens contraire l'obligea à tourner brusquement le volant. Ses roues mordirent le bas-côté herbeux qui longeait un canal, et ses bouteilles attaquèrent une ouverture au xylophone qui ne prit fin qu'au retour de l'Alfa sur l'asphalte, non sans avoir culbuté deux balises en plastique. Pendant une fraction de seconde, le commissaire eut sous les yeux le faisceau menaçant d'un pleins-phares surgissant du brouillard. Et le visage du conducteur. Aussi tendu et dramatique que les visages des toxicos qu'on embarquait parfois à la

Questure après un vol à l'arraché. Un réflexe professionnel lui dicta de faire demi-tour et de se lancer à sa poursuite. Les bouteilles se remirent à danser la samba, mais cela lui était égal. Si le fortana était nerveux, lui l'était davantage. Il prit de la vitesse en coupant les virages, en freinant au dernier moment, dans une lutte au corps à corps avec son volant. Il n'y avait devant lui que le gris de l'asphalte mêlé continûment à celui du brouillard. Un doute lui effleura l'esprit : et s'il poursuivait un fantôme ? Le paysage était tellement évocateur, et tout compte fait, il n'écoutait que son instinct. Cette sorte de connaissance humaine privée de science et de méthode que l'on acquiert avec le temps, parce qu'un visage est un alphabet difficile. Tout comme il était difficile de l'expliquer aux magistrats quand ces derniers voulaient connaître les raisons de vos choix. À l'ère de la police savante, il s'en fallait de peu de passer pour un fou.

Et voilà qu'à présent il risquait l'accident à cause d'une intuition, une histoire à bien faire ricaner ses collègues. Dix minutes s'écoulèrent avant qu'il ne distingue l'arrière d'un véhicule : le même qu'il avait failli percuter. On y apercevait trois têtes à l'intérieur et, sur la plage arrière, un chapeau à large bord de forme vieillotte qui glissait d'un côté à l'autre à chacun des virages.

Soneri attrapa son portable.

— Juvara, contrôle-moi cette plaque : AE751... C'est une Polo blanche, un vieux modèle.

— Mais, vous êtes où, commissaire ?

— En balade, tu n'entends pas ?

— Vous avez du nouveau sur la voiture...

— Peut-être. Je te le dirai quand tu auras vérifié la plaque.



L'inspecteur garda le silence sans comprendre. Soneri l'entendit tapoter sur son clavier et marmotter dans son coin.

— Elle a été volée hier matin à Busseto.

— Alors, j'ai du nouveau, je suis juste derrière, annonça le commissaire.

— C'est eux ? Ils viennent de forcer un contrôle routier il y a une demi-heure.

— Effectivement, ils semblent assez pressés.

Les trois se rendirent compte qu'on les suivait. En parlant avec Juvara, le commissaire avait commis l'erreur de trop se rapprocher. Sans doute avaient-ils deviné qu'il s'agissait de la police. Les flics et les voyous se reconnaissent en un clin d'œil. La Polo accéléra, et Soneri fut obligé d'en faire autant. Il n'était pas fâché d'avoir écouté son instinct, à la face des savants et de leurs enquêtes au microscope. Le problème étant maintenant de savoir comment les arrêter.

Juvara, qui n'entendait plus rien, chuchota un :

— *Dottore...*

— J'ai un défi à relever.

— Je vous envoie du renfort ?

— Juvara, ils roulent comme des malades. Tu penses sérieusement qu'en prévenant la Questure les patrouilles vont arriver à temps ?

— *Dottore*, qu'est-ce que je fais ? C'est quoi ces bruits de verre ?

— Mon fortana. Il s'agite. C'est un vin nerveux.

— Vous savez bien que je ne bois pas, s'excusa Juvara qui ne comprenait plus rien.

La voiture roulait à tombeau ouvert et défiait l'inconnu au-delà du mur de brouillard. Soneri avait arrêté de parler tant il avait du mal à leur filer le train. Les bouteilles

battaient en mesure, rappelant qu'elles pouvaient casser. Soudain, la Polo rata un virage et se retrouva en travers de la chaussée. Soneri l'évita en mettant un coup de frein, et l'Alfa zigzagua sur l'asphalte mouillé. Ce fut à ce moment-là que le premier bouchon fusa. Il cogna contre la portière, et le coup résonna dans tout l'habitacle.

— Commissaire ! hurla Juvara. Ils vous ont tiré dessus ? Arrêtez-vous s'ils sont armés !

— C'est pire, malheureusement, répondit tranquillement Soneri. Une bouteille de fortana a rendu l'âme, elle perd son sang dans le coffre.

L'inspecteur était de plus en plus déconcerté.

— *Dottore*, implora-t-il, vous allez bien ? Ils vous ont touché ?

— Non, ils ont mal visé. Avec toute cette purée...

— Vous pouvez m'expliquer...

— Ce sont des bouteilles, Juvara ! J'en ai une vingtaine dans le coffre, et si ça continue comme ça, elles vont toutes finir à vau-l'eau.

Un deuxième bouchon sauta.

— *Madonna* ! Mais on vous tire dessus ! Arrêtez de jouer les héros, commissaire ! l'exhorta Juvara.

— Je ne laisserai ni veuve ni descendance, lâcha-t-il avec amertume.

Il ne plaisantait pas tant que ça.

Ils traversèrent Trecasali à une vitesse de retrait de permis. Son Alfa plus puissante avait beau tenir la distance, le commissaire aurait du mal à les stopper.

— Qu'est-ce que vous comptez faire ? sonda timidement l'inspecteur. Vous voulez que je prévienne l'Arma des environs ?

— Inutile. La *bassa* est vaste... À moins d'un coup de cul...

— Et maintenant ?

— Je suis toujours derrière eux. Tôt ou tard, ils vont s'arrêter ou finir dans le fossé.

— Vous croyez que ce sont les mêmes que dans la Punto grise ?

— Non, d'après moi, les types de la Punto sont ailleurs. Ils devaient avoir deux véhicules, estima Soneri.

L'odeur du fortana commençait à se répandre, et un troisième bouchon sauta.

— Commissaire, je ne vous crois pas. Ils vous tirent dessus, balbutia Juvara.

— Depuis quand tu ne vas plus au polygone ?

— Honnêtement...

— Tu ne connais même pas le bruit d'un flingue. Même pas d'un Beretta... se lamenta le commissaire. Quand je pense à tous ces rêves qui s'en vont en fumée...

De plus en plus désarçonné, Juvara bafouilla des propos morcelés et incompréhensibles.

— Le vin fait rêver, tu sais. Il nettoie toute la merde qu'on nous fait avaler, reprit Soneri en respirant l'odeur de plus en plus intense du fortana.

— Je vous l'ai déjà dit, *dottore*, je ne bois pas, s'excusa à nouveau l'inspecteur.

— Alors que moi, les alcooliques, je les comprends : autant se construire un autre monde, marmonna le commissaire en inspirant profondément.

Ceux qu'il suivait ne montraient aucun signe de faiblesse et dévalaient en direction de Gussola. Ils braquèrent tout à coup pour prendre la route de Colorno. La chaussée plus étroite et les virages serrés compliquèrent la conduite. Un quatrième bouchon rebondit bruyamment contre la carrosserie.

— *Dottore*, ils vous ont touché ?

— Même en visant, ils auraient des problèmes, dit Soneri. On danse sur des nids-de-poule, j'ai des fourmis dans le cul.

— Ils vont où, d'après vous ?

— Ils essaient de me semer en m'entraînant dans la *bassa*, supposa le commissaire. C'est à celui qui lâchera le premier. Ce sera sûrement moi, je commence à être bourré.

— Mais, je ne comprends pas... Vous êtes en train de boire ?

— Plût au ciel ! Ce serait bien la première fois que je me prendrais une cuite en sniffant du pinard ! rigola Soneri tout en baissant sa vitre pour faire sortir un peu l'odeur. La chose la plus frustrante de toute ma vie.

L'inspecteur n'eut aucune repartie et revint à la course-poursuite :

— Les carabiniers ont lancé toutes leurs brigades disponibles pour des contrôles routiers, l'avisa-t-il.

— Les magistrats et les carabiniers manquent d'imagination, décréta Soneri, sceptique. Je te parie qu'ils vont occuper les ponts, les rocares et les nationales. Mais nos gars sont malins, ils empruntent les routes secondaires.

Les deux voitures arrivèrent à un double virage particulièrement serré, et le commissaire fut contraint de braquer en freinant brutalement pour éviter de couper tout droit.

— Un peu plus et je sortais du jeu, souffla-t-il au moment où le cinquième bouchon fusa avec autorité.

— Commissaire, recommença Juvara, ce n'est pas seulement le vin, dites-moi la vérité...

Soneri ne répondit pas. Concentré sur la détonation du projectile de liège, il imaginait la fumée de la bouteille avant qu'elle ne vomisse son écume et son vin, tel le sang

d'une blessure. Tout était là, dans cette image : celui qui tire, celui qui tombe, le bourreau, la victime, le vainqueur, le vaincu. *Toujours la même histoire*, se disait-il en continuant sa course, au risque de les tamponner ou de finir dans un canal. Et dans le même temps, il se trouvait idiot de relever le défi de ces trois petits voleurs, probablement drogués, fuyant aussi la vie. Plus il accélérât et leur collait au train, plus la situation lui paraissait absurde. Il leva finalement le pied en voyant clignoter deux feux orange à travers le brouillard. Il ne comprenait plus où il était. Cette course effrénée l'avait désorienté. Il savait juste qu'il s'approchait d'un carrefour dangereux. Il préféra laisser tomber tandis que la Polo provoquait le destin en traversant la nationale sans l'ombre d'une hésitation, comme si elle avait deviné la bonne combinaison de l'espace et du temps. Le commissaire refusa de passer l'obstacle, donna un gros coup de frein, et son Alfa pila, tel un cheval têtue.

Il regarda la Polo s'éloigner jusqu'à ce qu'elle disparaisse et demeura derrière le stop, empêché par ses pensées.

— Commissaire ? Vous êtes là ? Je ne vous entends plus ! Vous avez fait une sortie de route ? s'anima Juvara.

— Non, non... murmura Soneri, vissé à son volant.

Il venait de prendre conscience de tout un tas de choses, comme si ce freinage et ce renoncement représentaient parfaitement son caractère. Était-ce un manque de courage ou un excès de sagesse ? Chaque fois, les événements se traînaient derrière eux une terrible ambiguïté.

— Commissaire, vous m'entendez ? renchérit l'inspecteur.

— Mais oui ! explosa-t-il, exaspéré. Je les ai paumés !

— C'est peut-être mieux, tenta de le consoler Juvara. Vous n'auriez jamais pu les arrêter tout seul.

— Juvara, se radoucit Soneri, tu es un sage.

— Je vous remercie, mais...

— Je te rappelle que ça n'est pas forcément une qualité.

— Ah bon ?

— Il faut un peu d'inconscience, dans la vie. La sagesse empêche l'initiative. Sans inconscience, t'en branles pas une.

L'inspecteur garda un instant le silence : sa façon à lui de ne pas être d'accord.

— Et maintenant, vous faites quoi ? Vous rentrez ?

— Non, je vais d'abord passer à Colorno pour voir le type qui s'est fait voler sa Punto. Tu as dit qu'il s'appelait Montanari ?

— Oui, *dottore*, Amedeo Montanari.

Il entendit des bruits de klaxon derrière lui : quelqu'un faisait des appels de phares pour l'inciter à redémarrer. Il reprit la direction du Pô et s'aperçut qu'il se trouvait sur la route de la digue qui reliait les hameaux riverains en passant par Sacca. Il avait l'impression de planer au milieu des nuages. Seules les branches des peupliers offraient un semblant d'ossature à ce monde vaporeux.

Juste avant le village, il entrevit la structure massive et géométrique de l'usine de concassage. Il rejoignit l'église et son clocher tout en pinacles faux gothique typiques de la région et se gara devant le restaurant *Stendhal*. Puis il gagna la digue à pied pour rejoindre le ponton. À peine eut-il en perspective les cabanes de pêcheurs sur pilotis qu'il découvrit la Polo arrêtée de travers derrière le hangar du cercle nautique : visiblement, le sort voulait qu'ils se rencontrent. Les portières étaient grandes ouvertes, et le moteur chauffait encore.

Le port semblait désert en ce milieu d'après-midi brouillardoux. On entendait seulement le clapotis de l'eau contre le petit embarcadère auquel étaient amarrées une dizaine de barques.

Soneri se dirigea ensuite vers le bâtiment bas de la *Motonautica Parmense*. À l'intérieur, deux vieux se retournèrent paresseusement en le voyant. Au même moment, une vieille connaissance fit son entrée, chaussée de cuissardes de pêche : Nocio.

— Tu tombes bien, démarra-t-il. On vient de nous voler un canot.

Tout se passait trop rapidement.

— Ça fait des heures que je suis à leurs trousses, expliqua Soneri. Ils ont laissé leur voiture ici, ajouta-t-il en montrant la Polo.

— On n'a rien vu. Quand on a entendu la bagnole, on a cru que c'était quelqu'un qui venait jeter un coup d'œil aux bateaux. Ensuite, on a entendu un moteur, mais quand on est sortis, ils étaient déjà loin.

— Ils ont pris quelle direction ?

— Casalmaggiore, affirma Nocio en indiquant le brouillard d'est, le plus épais.

— Tu penses qu'on peut les rattraper ?

— À condition qu'ils n'aient plus d'essence. J'ai eu Biancani au téléphone, son réservoir est quasiment à sec.

Un coup d'œil complice courut entre Nocio et Soneri.

— Ça se tente, dit enfin l'homme.

Ils descendirent la passerelle en se tenant à la corde que l'on avait tirée entre des piquets de fer plantés le long de la berge. Si le ponton dansait sous la poussée du courant, le bateau dansait davantage, et Soneri retrouva cet état

de précarité que l'eau lui transmettait toujours. Lorsque Nocio mit son moteur en route et qu'ils s'écartèrent brutalement de la rive, il éprouva la même sensation que lors d'un décollage.

Au centre du fleuve, les berges avaient l'air de reculer, et Nocio capta le malaise du commissaire.

— Sur le Pô, quand tu navigues des jours comme aujourd'hui, tu la sens, la solitude.

Soneri opina du chef et finit par s'ancrer dans cette petite patrie solide glissant au fil de l'eau. Ils dépassaient des troncs, des barils, des tables de bois, des carcasses d'animaux et tout un tas de bric-à-brac flottant, arraché par le courant.

— Au retour, on va les avoir de face, prévint Nocio, vaguement menaçant.

Le bateau tanguait en descendant le courant et s'approchait régulièrement des berges dans l'espoir de tomber sur celui de Biancani.

— S'ils sont malins, ils sont allés côté lombard, raisonna Nocio. Foutre le fleuve au milieu est toujours un avantage.

— Pas dit, rétorqua le commissaire. Si tu sais où tu vas, tu ne fais pas ce genre de calculs.

— Tu penses qu'ils le savaient ?

— J'en ai bien peur.

En pénétrant la vaste anse de Casalmaggiore, le canot tapotait légèrement sur les rides de l'eau. Dorénavant, plus un seul village ne s'offrirait aux berges avant le bourg de Viadana.

— On ne pourra pas aller plus loin que Boretto, signala Nocio en regardant le ciel où la lumière du jour baissait



à toute allure, recouverte par des bancs de brouillard. Ça devient sombre, c'est dangereux, y a trop de trafic, conclut-il en jetant un œil à ce qui était entraîné vers l'aval.

Ils croisèrent peu après une grosse embarcation, et Nocio ralentit afin de se décaler d'une dizaine de mètres. L'autre bateau les salua d'un coup de corne et, quelques secondes plus tard, une grosse vague les remua et fit dévier le canot.

— Pourquoi que t'as atterri ici, commissaire ? demanda brusquement Nocio.

— On m'a chargé d'une enquête. Tu es au courant de ces étrangers qui pêchent le silure ?

L'ami haussa les épaules.

— Je me disais aussi. Personne ne vient jamais là par hasard. Ceux qui y sont nés, oui... mais les autres ont toujours une bonne raison.

— Je n'en ai pas toujours eu, protesta Soneri.

— Tu venais pour manger. Chez Bruno, au *Stendhal*.

— Il y en a qui viennent manger et qui ne vont même pas sur la digue...

— C'est vrai. Ce n'était pas ton cas... Disons que tu es un demi-amant.

La lumière continuait de baisser, et Soneri se sentait de plus en plus mal à l'aise dans cet endroit qui paraissait en dehors de tout recensement.

— On est où ? questionna-t-il.

— Entre Viadana et Boretto, répondit Nocio. En face de Brescello.

— Laissons tomber, marmonna le commissaire. Ils nous ont semés.

— Ils avaient de l'avance, reconnu son ami. De toute façon, faut pas tarder, il va bientôt faire noir, on ne pourra plus naviguer. Je sens que Biancani va devoir aller chercher son bateau en Polésine.

— Tu crois qu'ils sont allés si loin ?

— Non, mais ils vont le laisser où ils peuvent, et avec la crue, le courant l'entraînera là-bas.

Nocio commença sa manœuvre pour faire demi-tour en amorçant un grand virage afin de couper à travers le courant. Il s'approcha de la berge lombarde et vira aussitôt vers le mitan du fleuve. Dès qu'ils furent à plat, il monta le régime moteur et le bateau se cabra légèrement, mais il fallut virer encore pour éviter un tronç. À présent, les épaves voyageaient deux fois plus vite que tout à l'heure et déboulaient comme des silures. On se serait cru sur l'autoroute à contresens. L'obscurité croissante, le danger qui venait à leur rencontre ainsi que le sentiment de solitude dans l'extraterritorialité du fleuve rendaient le commissaire nerveux.

— J'ai peur qu'on ait fait une connerie, siffla-t-il en s'adressant plus à lui-même qu'à son ami.

Il s'attendait à ce que Nocio le démentisse, mais celui-ci scrutait le courant sans prononcer un mot. Au bout d'un petit moment, il finit par lâcher :

— Si on en a fait une, va falloir s'en tirer.